

**“QUAL ALTERIDADE PARA O LINGUISTA?
ALGUMAS CONFLUÊNCIAS DA ANÁLISE DO DISCURSO À
PRAGMÁTICA, DA ENUNCIÇÃO À CO-ENUNCIÇÃO INDICIADA”, DE
JEAN SZLAMOWICZ**

**“QUELLE ALTERITE POUR LE LINGUISTE?
QUELQUES CONFLUENCES DE L'ANALYSE DE DISCOURS A LA
PRAGMATIQUE, DE L'ENONCIATION A LA CO-ENONCIATION
INDICIEE”,¹ DE JEAN SZLAMOWICZ**

**“WHICH OTHERNESS FOR THE LINGUIST?
SOME CONFLUENCES FROM DISCOURS ANALYSIS TO PRAGMATICS,
FROM ENUNCIATION TO CO-ENUNCIATION INDEXED”, BY JEAN
SZLAMOWICZ**

*Silvana Silva²
Patrícia Pereira³*

RESUMO: O texto em tradução trata das relações e distinções entre três áreas de estudo da Linguística: Pragmática, Análise do Discurso e Linguística da Enunciação baseada na obra de Antoine Culioli. O artigo problematiza o prestígio da Filosofia em relação à Linguística e as relações entre os dois campos de saber, polêmica inúmeras vezes esquecida pela própria Linguística. O artigo têm dois objetivos: 1) estabelecer reflexões de ordem metodológica sobre uma análise linguística da alteridade na língua; 2) estabelecer um diálogo com as pesquisas sobre a obra de Antoine Culioli. A presente tradução tem o seguinte objetivo: problematizar a noção de alteridade para a Linguística brasileira.

PALAVRAS-CHAVE: linguística; alteridade; linguística da enunciação de Antoine Culioli

ABSTRACT: The text translated deals with the relationships and differences between three study areas of language: pragmatic, discourse analysis and linguistic of enunciation based on the work of Antoine Culioli. The article discusses the prestige of the philosophy of language and the relationship between the two fields of knowledge, controversy many times forgotten by the linguistics. The article has got

¹ Originalmente publicado em: DUFAYE, L. ; GOURNAY, L. *L'alterité dans les théories de l'énonciation*. Paris: Ophrys, 2010, p. 171-193. A presente tradução foi autorizada pelo autor.

² Silvana Silva é Professora Adjunta do Instituto de Letras - UFRGS (Universidade Federal do Rio Grande do Sul). Doutora em Estudos da Linguagem - UFRGS.

³ Patrícia A. Pereira é atualmente graduanda em Licenciatura em Letras- Português/Inglês e respectivas literaturas na Universidade Federal do Pampa (UNIPAMPA).

two objectives: 1) establish methodological reflections over a linguistic analysis of otherness in the language; 2) establish a dialogue with the research on the work of Antoine Culioli. The present translation has got the following objective: discuss the notion of otherness for the Brazilian linguistics.

KEYWORDS: linguistics; otherness; Antoine Culioli linguistics of enunciation

O artigo de Szlamowicz apresenta um panorama sobre a noção de alteridade em diferentes perspectivas, partindo da perspectiva de Levinas, e passando pela Pragmática, a Análise do Discurso e a Linguística da Enunciação. As problematizações de tradução concentram-se em determinar a tradução de termos que perspassam essas áreas, o que supõe a busca pela existência ou não de traduções já consagradas em Língua Portuguesa. Citamos como exemplo o termo *facework* – utilizado pela Pragmática – que foi traduzido por *preservação da face*, em função de termos localizado essa tradução em outros textos. Ainda que o artigo de Szlamowicz nos levasse a pretender traduzi-lo por ‘funcionamento da face’ ou ‘trabalho de face’, optamos pelas traduções existentes, para preservar as referências do leitor de Linguística brasileira sem prejuízo da discussão específica elaborada por Szlamowicz. Acreditamos que tal discussão deixa bem clara a posição do autor quanto à distinção entre as três perspectivas, não gerando necessidade de recriar termos.

Por fim, quanto ao objetivo principal da tradução, qual seja, problematizar a noção de alteridade para a Linguística brasileira, acreditamos que a proposta de tradução de um texto de um linguista que realiza um diálogo entre um filósofo e três teorias linguísticas sobre alteridade apresenta grande relevância para os estudos linguísticos no Brasil. Além de trabalhos da professora Leci Barbisan (PUC-RS), os quais relacionam o estudo de Ferdinand de Saussure à noção de alteridade em Platão, não conhecemos outros estudos linguísticos que façam estudos de tal noção em uma perspectiva interdisciplinar tão enriquecedora.

**Quelle altérité pour le linguiste?
Quelques confluences de l'analyse de discours à la pragmatique, de
l'énonciation à la co-énonciation indiciée⁴**

Souvent impensée par son évidence même, l'altérité est un concept fondamental dans la linguistique contemporaine, mais aussi dans la philosophie morale et politique dominée à bien des égards par Levinas et la sacralisation de l'Autre. En linguistique, le concept lui-même reste en quelque sorte oblique et incident et ne paraît pas jouer

⁴ Originalmente publicado em: DUFAYE, L. ; GOURNAY, L. *L'altérité dans les théories de l'énonciation*. Paris: Ophrys, 2010, p. 171-193.

un rôle aussi central qu'on le pense d'un point de vue épistémologique. En effet, l'autre dans le langage est une notion parfois fondatrice, parfois floue. Du dialogal au dialogique, du grand autre de l'inconscient à l'autre polymorphe du diasystème, l'altérité n'a pas toujours le même statut dans les théories linguistiques.

Nous posons que l'altérité qui intéresse le linguiste existe au niveau des formes: sans la concrétude du marquage formel, l'altérité n'est qu'une spéculation qui ne relève plus directement de la démarche linguistique, devenant alors un concept qui relève de la philosophie, de la morale, du droit ou de la communication.

Nous voulons évoquer trois domaines linguistiques où l'altérité possède un rôle fondateur:

- la pragmatique, la linguistique interactionnelle;
- l'analyse de discours et l'étude de l'argumentation;
- la linguistique énonciative et les concepts corrélés de co-énonciation et de co-énonciation indicée.

Nous voulons montrer que l'altérité en question dans ces différentes approches joue sur des plans distincts. De la régulation sociale pragmatique à l'intersubjectivité, la place de l'autre ne joue en fait pas le même rôle dans la théorie. Je ne retiendrai pas certains points de vue qui relèveraient plus de la philosophie du langage ou qui s'éloigneraient de mon propos (approche phénoménologique de la référenciation avec en point de mire le monde comme altérité; le rapport entre intériorité et extériorisation par la médiation de l'altérité, etc.). Je tâcherai seulement de définir différentes conceptions de l'altérité dans l'interlocution.

1. Axiologie de l'altérité

On doit commencer par rappeler que le terme d'altérité est aujourd'hui captif de connotations positives qui en obscurcissent le contenu.

C'est Emmanuel Levinas qui a posé dans son œuvre une équivalence entre divinité et altérité: "Dieu est en un sens l'autre par excellence, l'autre en tant qu'absolument autre (...)"¹. En découle pour le langage une dimension de morale sociale absolue:

“(...) la parole, dans son essence originelle, est un engagement auprès d'un tiers pour notre prochain: acte par excellence, institution de la société. La fonction originelle de la parole ne consiste pas à désigner un objet pour communiquer avec autrui, dans un jeu qui ne tire pas à conséquence, mais à assumer pour quelqu'un une responsabilité auprès de quelqu'un. Parler, c'est engager les intérêts des hommes. La responsabilité serait l'essence du langage.”²

L'altérité devient alors l'axe fondamental pour envisager les actes de langage: subjuguant la langue et la dimension intérieure, le langage n'est plus envisagé que dans le rapport éthique et idéologique. Dans le bain social, le langage n'est plus alors que l'instrument de ce rapport éthique, instrument dès lors suspect de toutes les oppressions. Conséquence de l'altérité sacralisée dans le domaine social: le

remplacement du politique par le compassionnel. Conséquence en linguistique: une vision potentiellement agonistique et strictement stratégique des rapport verbaux.

La diffusion de la morale lévinassienne a eu notamment pour effet de focaliser l'approche de l'autre selon ce prisme moral. Dans *Don de soi ou partage de soi*, le psychanalyste et philosophe Daniel Sibony démonte la vulgate lévinassienne d'adoration de l'autre. Soit "le don de soi" est à prendre au pied de la lettre, et il est alors un sacrifice permanent que de fait personne ne commet, soit c'est l'adjuvant de la bonne conscience culpabilisée. Le risque est de faire de l'autre le captif de son don: c'est ne pas aider l'autre que de le forcer à être récipiendaire (aidé, assisté, bref minoré) plutôt qu'acteur de sa vie trouvant dans l'autre un partenaire qui lui permet de se construire. Pour le dire en termes langagiers, l'altérité n'est pas envisagée dans un cadre interlocutif mais dans un cadre projectif. L'autre n'y est pas l'acteur d'un échange mais d'un apitoiement, ce qui ne laisse guère de place à une conception véritablement interlocutive du langage. Au final, le fameux "visage de l'autre" est désormais sollicité en permanence comme exigence éthique sans que le concept soit vraiment construit de manière cohérente et sans qu'on sache au juste s'il s'agit d'une métaphore ou s'il faut prendre cette rencontre avec l'autre au pied de la lettre.³

Autre critique du concept d' "alter-", celle du sociologue des religions Shmuel Trigano qui condamne l'effet de décret solipsiste et narcissique de la recherche d'altérité: l'altérité dénonce l'actuel et prétend en tirer partie pour fonder une nouvelle entité :

"L'époque est à la mode 'alter'. Le concept d' "altermondialisme" lui a donné ses lettres de noblesse. Et l'on peut faire le pari que d'autres alteridentités se déclareront dans les années à venir. L'Autre est devenu la valeur suprême. C'est sur ce mode-là qu'une nouvelle identité s'est manifestée et constituée, dans la foulée du "nouvel antisémitisme", vers a fin de l'année 2000. Judith Butler, spécialiste de l'analyse des discours, en donne une illustration éclatante quand elle se propose "d'élargir la brèche entre l'Etat d'Israël et le peuple juif, au service d'une conception alternative". L' "alter" ébourgeonne dans son discours "une autre politique juive", une "conception alternative", "un avenir juif différent". (...) L'alteridentité est ainsi subrepticement accusatrice et toujours vertueusement énoncée "au nom de l'Autre". Mais au bout de l' "alter", ou derrière lui, on le voit, trône en majesté l'ego. "L'Autre" est devenu l'affirmation de la volonté de puissance du même et l'identique. Alter-ego..."⁴

L'axiologie positive du terme d'altérité repose ainsi sur deux grandes dimensions connotatives: sur le plan humain, l'Autre comme horizon éthique et, sur le plan politique, l'Autre comme horizon de résolution d'un maintenant problématique. Générosité, altruisme, changement, créativité, révolution: ces concepts-étendards qui tiennent lieu d'incantation éthique dessinent le danger d'une sacralisation conceptuelle du mot "altérité".

Si l'on est en apparence loin des théories linguistiques, rien de ce qui est conceptuel ne saurait vraiment devoir échapper à un examen linguistique car dans la théorie linguistique, le concept d'altérité est aussi utilisé avec ses connotations profanes. Les

linguistes ne sont pas hors du monde et l'idée d'altérité (en tant qu'idée et non de concept théorique) possède une séduction qui n'est pas forcément travaillée épistémologiquement. On est alors dans l'imaginaire et non dans le souci du réel. On songe à la façon dont "l'idée linguistique" ou "l'idée psy" peuvent envahir la parole ordinaire ou être envahies par la récupération bavarde du quotidien: "se parler", "parler à l'autre", "souci de l'autre", "écoute de l'autre", "attention à l'autre", les suffixes "multi-", "co-", "inter-" sont autant de clichés potentiels qui peuvent se draper des oripeaux de la linguistique et de la communication pour donner lieu à un sociologisme aux horizons bien-pensants mais stériles sur le plan de la pensée.

Prise dans cette gangue axiologique, saturée de connotations philosophiques à la mode, comment la notion d'altérité est-elle utilisable par le linguiste? Quelle est dans la linguistique la place de l'autre? Et quelle place éventuelle l'étude de la réalité langagière peut-elle prendre dans l'ordre étique ?

2. Altérité pragmatique

On commencera par le domaine de la linguistique interactionnelle et ses différents domaines associés, comme l'analyse conversationnelle et la pragmatique du discours. Ce courant revendique son rejet d'une linguistique monologale et pose moins la langue comme objet d'étude que le discours, considéré comme construit collectif (*interactional achievement* selon le terme de Schlegoff et Sacks⁵). Cette approche est, selon les auteurs, à la fois une extension des corpus étudiés (passer de l'unité phrastique à une unité plus large, qui englobe la totalité d'une interaction) et un changement de point de vue (la langue passe au second plan derrière l'acte de langage comme acte social).

Goffman définit ainsi l'objet de sa recherche :

"toute personne vit dans un monde social qui l'amène à avoir des contacts, face à face ou médiatisés, avec les autres. Lors de ces contacts, l'individu tend à extérioriser ce qu'on nomme parfois une *ligne de conduite*, c'est-à-dire un canevas d'acte verbaux qui lui sert à exprimer son point de vue sur la situation, et, par là, l'appréciation qu'il porte sur les participants, et en particulier sur lui-même. (...) On peut définir le terme de face comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier."⁶

Le sujet est là conçu comme une construction sociale et l'autre est alors une construction symétrique. On trouve chez Goffman les notions de défense de la face (face work), de rites de présentations, de cadre participatif (participation framework), de participants homologués, etc. Comme ces termes l'indiquent, cette conception de l'interaction verbale relève d'une vision socio-stratégique où l'autre est avant tout le partenaire d'un événement social.

Kerbrat-Orechionni parle de l'importance de la conversation réelle comme objet d'étude, constatant que "la communication est multicanale et pluricodique"⁷ et soulignant que "l'analyse débouche nécessairement sur des considérations de nature psycho-sociologique". Et comme "du point de vue du fonctionnement des interactions humaines, ces phénomènes sont donc d'une importance capitale. (...) ils démontrent que l'exercice de la parole, loin d'être simplement une forme d'"expression de la pensée", est une pratique collective, où les différents participants mettent en œuvre un ensemble de procédés leur permettant d'assurer conjointement la gestion du discours produit", il en résulte "un décloisonnement disciplinaire (...) en direction d'autres sciences humaines comme la psychologie, la sociologie, l'ethnographie et l'éthologie des communications."⁸ Les concepts décrivant la démarche ("participants", "fonctionnement", "gestion du discours") signifient implicitement que l'étude langagière s'écarte de la langue pour entrer dans une logique communicationnelle où l'altérité est envisagée comme le cadre d'un événement participatif. Gumperz résume l'approche interactionnelle par sa formule célèbre: "speaking is interacting".

Le statut de l'autre dans la parole es donc de jouer un rôle de support matériel de l'interaction conçue comme globalité organique. Chaque locuteur se cale sur l'autre selon les critères d'une grammaire interactionnelle qui cherche à définir des normes comportementales.

Les cas de ce que Goffman appelle le *self-talk* (quand on se parle à soi-même dans des cadres publics) est emblématique de cette approche. Le *self-talk* concerne les exclamations quand on trébuche, quand on fait demi-tour parce qu'on a oublié quelque chose, quand on attend quelqu'un, etc. Il s'agit de justifier une attitude sous la pression du regard de l'autre ("remettre son action dans le cadre qui convient"⁹). La langue y a peu de part en comparaison avec l'être-à-l'autre.

Dans la régulation sociale pragmatique où l'autre constitue l'objectif et l'étayage de mon énonciation, l'autre est à la fois une personne concrète et le représentant de conventions socio-grammaticales dont l'actualisation relève d'une négociation permanente (dans les tours de parole, par exemple). L'altérité participe d'une dynamique d'ajustement dont les critères sont la conformité à des normes culturelles. Mais cette négociation permanente prouve que les locuteurs sont justement dans l'inadaptation permanente: on n'est pas forcé d'y voir un code de bonne conduite mais peut-être plutôt un espace où évoluer, un peu comme au judo la large bande rouge du tatami délimite un intérieur permis, un extérieur interdit et une zone frontière où l'on peut jouer. Cette approche interactionnelle recoupe la notion de grammaticalité des énoncés: il y a une zone d'acceptabilité (comportement attendu), une zone d'inacceptabilité comportementale (ne pas répondre quand on vous adresse la parole, par exemple) et une zone de négociation où, moyennant des ajustements, s'inscrivent les variations dans un cadre donné. Comme on le constate, l'analyse se place hors de la langue pour concerner les emplois et usages du langage.

Sur ce plan-là, on peut considérer que le co-locuteur est un autre purement “réactionnel”. On pourra poursuivre l’analogie que nous venons d’esquisser avec le judo: il s’agit de réagir à l’action de l’autre, comme si le locuteur se mouvait dans le creux du mouvement de l’autre. L’autre est considéré comme un individu concret mais il est réduit à son extériorité actionnelle. Le locuteur construit une réaction à une action: il est représenté comme le lieu d’une intention dans et concernant l’interaction.

Une approche intermédiaire entre une approche interactionnelle et une approche textuelle serait par exemple celle de Jacques Moeschler qui pose avant tout le problème de l’enchaînement et le problème de l’interprétation: “existe-t-il des règles ou des principes de discours qui assurent la bonne formation des séquences discursives et conversationnelles?”¹⁰. L’autre y est moins le représentant de normes comportementales que de normes logico-discursives. On est donc davantage dans la matérialité textuelle et donc linguistique, mais selon des principes généraux dont les objectifs concernent le discours comme entité autonome dotée d’une cohérence interne.

L’autre y figure davantage comme principe interprétatif participant d’une théorie de l’esprit et d’un principe de collaboration¹¹: il est moins une individualité subjective qu’un partenaire logique et idéal.

Dans cette continuité, on se demandera comment est prise en compte l’altérité sur le plan de l’argumentation. C’est notamment le statut que lui assigne l’analyse de discours.

3. Altérité et analyse de discours

Dans l’analyse de discours, l’étude de l’argumentation et de la rhétorique fait de l’altérité un pôle de référence: l’autre est le point de mire permanent de la production verbale conçue comme machine à convaincre.

C’est par exemple le cas chez Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe. Pour ces auteurs, même la référenciation est argumentation: parler, c’est toujours agir sur l’autre.¹² Corrélat de cette disposition, la notion de polyphonie part d’une hypothèse d’altérité diffuse jouant à au moins deux niveaux: opposition entre le locuteur et l’allocutaire et opposition entre l’énonciateur et le destinataire. Cela implique une distinction entre une altérité matérielle, celle des partenaires de l’échange, et une altérité abstraite, celle qui existe dans et par le discours. Le discours devient le lieu où des voix distinctes du locuteur prennent place dans l’espace de parole et d’interaction. Là encore, l’altérité joue avant tout comme principe logique: inférence et intentionnalité stratégiques sont les dynamiques de l’échange indépendamment d’une dimension intersubjective.

Dans un autre cadre, pour Roselyne Koren, l'heure est à

“rhétoriser la linguistique, entendu comme tenter de définir les modalités linguistiques discursives et textuelles de l'énonciation de l'opinion, traiter la question de l'axiologisation des qualifications (...) dans le cadre d'un argumentaire où les co-énonciateurs ne se contentent pas de négocier des connaissances mais veillent à faire et à imputer (...) à force de mots. Ce type de rhétorisation a, entre autres, pour conséquences la reconnaissance de l'importance essentielle du concept d'*ethos* qui permet de penser et de problématiser la dimension sociale de la personne du sujet de l'énonciation”.¹³

Cette approche de la rhétorique repose sur une “théorie de l'informulé”¹⁴ qui concerne la problématique de la croyance. Cette notion concerne le pôle d'altérité au premier chef car il dépend des lieux de discours communs à une communauté linguistique (qu'il s'agisse des locuteurs d'une langue ou d'un auditoire spécifique). Cet espace de représentations est celui que Perleman appelle le “sens commun” et concerne les “...prémisses admises par l'auditoire”.¹⁵

Dans cette conception de la rhétorique, l'autre est à la fois ce dont je pars (le sens commun) et ce vers quoi je me projette (comment convaincre à partir de cet espace partagé). Il y a donc bien une représentation implicite de l'altérité où l'autre est dans un rapport de ressemblance/dissembance: les connaissances et l'idéologie partagées sont considérées comme la toile de fond de l'échange. Mais de quelles paroles s'agit-il? Essentiellement de textes, c'est-à-dire d'une parole asymétrique qui n'est pas celle de l'échange concret mais qui définit l'espace où circulent des discours. Cet espace est un espace social à la fois global et singulier: global parce qu'il procède de la société dans son ensemble en tant que lieu de représentations; singulier parce qu'il s'actualise dans des objets textuels particuliers.

Nous avons par exemple étudié le rôle des communiqués de presse, flyers, plaquettes de présentations, programmes, diffusés par diverses structures institutionnelles (festivals, écoles, scènes nationales, associations, maisons de la culture...) dans le cadre de la promotion culturelle (les festivals de jazz). Entre autres conclusions, on pouvait constater un masquage de la prise en charge énonciative par l'anonymat de textes. Gilles Philippe parle à ce sujet de “l'appareil formel de l'effacement énonciatif” et de “pragmatique des textes sans locuteurs”¹⁶. D'un point de vue formel, l'appareil formel de la subjectivité (pronoms, aspects, embrayeurs...) est le plus possible absent. Pragmatiquement, ces textes se présentent donc comme non subjectifs, ce qui a un impact rhétorique. C'est de fait le pouvoir institutionnel qui parle, comme le signalent les logos indiquant des financements ou des partenariats. Il y a donc un double mouvement de signalement et d'effacement: la source de l'événement est signalée comme étant le fait des institutions tandis que la source énonciative concrète des textes est au contraire passée sous silence. La relation entre cet anonymat textuel et cette omniprésence organisatrice est fondamentale: il s'agit pour les institutions de dicter un discours sur l'art sans se montrer coercitif ou ouvertement propagandiste. Par l' “effacement énonciatif”, l'absence de signature contribue à un effet de dépolémisation. Le texte se présente ainsi comme pure

information et non comme argumentation. Un consensus se dégage de l'éthos textuel ainsi construit: le texte anonyme véhicule une autorité implicite. Cette modalité strictement assertive n'est pas dialogique et implique une hiérarchisation entre le discours de celui qui sait (le discours-anonyme) et celui qui ne sait pas (le spectateur-cible). L' "effacement de l'appareil formel de l'énonciation"¹⁷ produit un effacement du rapport d'altérité de manière à imposer un discours adoptable par le lecteur sans qu'il y ait discordance.

J'ai parlé à ce sujet de mythéologies (récits illustrant des doxas et les construisant: en produisant des représentations à adopter, les mythéologies sont des mythes possédant des fonctions idéologiques). Les représentations de l'autre sont une cible et, de manière programmatique une "construction productive", c'est-à-dire qu' "on" (c'est-à-dire la source institutionnelle) lui propose des représentations à adopter. L' "énonciateur" veut transformer l'autre qui est visé comme une cible non pour l'échange verbal – puisqu'en toute asymétrie, il n'y a pas interaction – mais comme support de représentations à modifier en vue d'une action (vote, achat, adhésion...). Il y a alors une disposition énonciative originale puisque l'on constate une dissociation entre la source énonciative (l'institution produisant le texte) et le rédacteur (qui est anonyme).

L'argumentation présuppose un écart de représentations. Du point de vue de l'analyse de discours, la question de la subjectivité est essentielle pour répondre à la question de l'origine des représentations (partagées, singulières, culturellement admises, etc.). On pourra mentionner les problèmes concernant l'axiologie, les effets de connivence et d'implicite, qui possèdent une efficacité argumentative. L'autre est là considéré selon le point de vue de l' "auditoire universel" où l'argumentation vise sans cesse un destinataire idéal, une multitude nécessairement abstraite et subordonnée à la cohérence interne des contenus discursifs produits par l'énonciateur plutôt qu'à la versatilité de l'échange.

A partir de l'éthos projeté dans un texte, de la prise en compte du destinataire universel, du surdestinataire, de l'autre comme exigence discursive (principe de pertinence, conventions, grammaticalité, etc.), l'analyse de discours désigne une forme d'altérité qui existe avant tout sur le plan des idées. C'est d'un autre idéologique dont il est ici question. L'autre est un collectif abstrait dont l'être est envisagé par l'analyse de discours du point de vue de représentations socio-sémantiques et idéologiques. Contrairement à l'approche interactionnelle, qui se soucie essentiellement de l'autre du point de vue de ses (ré)actions, l'analyse de discours se soucie aussi de ses représentations, c'est-à-dire d'une dimension intérieure.

Reste que le discours envisagé par l'analyse de discours n'est pas celui de la parole en face à face. En revanche, la linguistique de l'énonciation a progressivement mis en

place au cœur de son étude les représentations d'autrui en rapport avec des formes grammaticales, y compris dans l'étude de l'oral.

4. La fonctionnalité symbolique des ligateurs

Rebondissant contre une conception de la communication qui serait fondée sur un sens tout prêt s'extériorisant au moyen du langage, on peut voir avec l'énonciation se mettre en place une conception du sens en tant qu'il est généré par l'échange et la construction du rapport à l'autre. De manière intéressante, Antoine Culioli parle de ses échanges avec Michel Pêcheux, ce qui établit un lien entre la linguistique énonciative et l'analyse de discours unies par leur tentative de voir dans le sens autre chose qu'un objet déjà posé :

“Il y a eu deux points qui m'ont forcé à changer: c'est, **un**, le concept de *régulation*; **deux**, *l'intersubjectivité*, mais avec la construction du co-énonciateur, qui est le miroir de l'énonciateur (pas du co-énonciateur extérieur, qui est l'interlocuteur) et en même temps (...) une conception qui m'a fait sortir du discours intérieur, qui est au fond un soliloque; c'est-à-dire que si on a un énonciateur/co-énonciateur, toute cette activité n'est jamais une activité solitaire. (...) Michel Pêcheux m'a été très utile; il a pourchassé chez moi, quand je lui montrais mes textes, tout ce qui était de l'ordre effectivement, d'une conception préétablie, ou préinstallée du sens, qui serait là et qui n'aurait qu'à sortir de temps en temps.”¹⁸

Le sens est le résultat d'un travail qui provient du processus énonciatif et de l'échange. Conséquence de cette observation: les énoncés portent la marque de cette régulation intersubjective. Les ligateurs¹⁹ en sont une manifestation instructive. Dans le sillage de Laurent Danon-Boileau et Mary-Annick Morel, nous donner une place particulière à l'altérité. L'étude de l'oral nous a forcé à donner une place particulière à l'altérité. En étudiant les ligateurs en anglais à partir d'un corpus de conversations, nous étions contraints à la fois de décrire le système syntaxique d'une langue dans sa généralité fonctionnelle et d'interpréter les relations spécifiques qui étaient celles du corpus.

Le ligateur est le premier élément du préambule, “il précise le lien de ce qui va se dire avec ce qui l'a déjà été,”²⁰ Danon-Boileau et Morel opèrent une distinction entre ligateurs énonciatifs (relation à la pensée de l'autre) et ligateurs discursifs (organisation du discours). La ligation (en français représentée par des dizaines de marqueurs: “oui”, “ah bon”, “non”, “moi pour moi”, “pasque”, etc.) n'est pas une opération grammaticale “simple”: c'est une place syntaxique qui possède une nécessité ontologique, celle de faire le lien avec ce qui précède et ce qui suit. Il faut faire lien dans la parole: pour des raisons discursives, certes mais aussi parce que c'est une espace symbolique à saturer.

Pourquoi penser cette place syntaxique dans l'ordre du symbolique? Parce que c'est là que va s'inscrire une relation (ailleurs aussi, mais *là d'abord*). Et cette place va devoir être mise en place intonativement (plage haute/basse; ligateur énonciatif/discursif, etc.). Le premier déplacement symbolique, c'est que la relation existe dans la parole

comme lieu du lien. La parole effectue ce lien avec la pensée de l'autre. Il ne s'agit pas de symbole au sens de "remplacement par quelque chose", mais au sens de déplacement, de décentrement: ce qui fait le lien, ce n'est pas un contenu prédicatif concret, c'est la suggestion par le ligateur d'une représentation que l'énonciateur se fait d'une représentation de l'autre. Dans l'établissement du tour de parole, le ligateur est la première pierre de la construction du discours. Cette construction se fait selon diverses mises en relation (consensus, continuité, discordance, etc.) mais elles sont toujours l'indice d'un point de vue de l'énonciateur qui définit le statut modal de l'énoncé. Qu'ils aient des fonctions pragmatiques (prise de parole: "euh"), discursives (c'est-à-dire servant à la mise en place argumentative et logique: "donc", "alors", "et puis") ou énonciatives (indiquant le statut de l'énoncé dans l'échange par rapport à autrui: "ah", "bon", "ouais"), ils instaurent un lien qui part de la relation entre l'énonciation et la représentation qu'un énonciateur se fait de la pensée d'autrui.

C'est ce qu'illustre un ligateur comme *well*, signalant un travail d'évaluation, d'élaboration et de bilan. Fondamentalement énonciatif, *well* dit fort peu de la structuration logique ou argumentative: il établit surtout l'énoncé précédent comme base de l'énoncé à suivre. Pour autant, la variété de ses configurations intonatives va du peu modulé dans les enchaînements instantanés (consensualité acquise) et les recherches de formulation (repli sur soi), au fort mouvement du fondamental où l'évaluation énonciative produit un positionnement co-énonciatif fort.

what about Private Eye e ::::::::::: how good is that e :::::::::::
 oh it's
 I haven't read it because I don't think I'd be able to understand cause I don't
 know e e about everybody in the political life in Britain
well (I+,F0+) I think it's required reading (80)
 mmm
 (100) again by politicians and I think most (80) most politicians if they've got
 any any sense are subscribers to Private Eye (120)²¹

Le marqueur de point de vue *I think* souligne le caractère subjectif de l'assertion. Le ligateur *well* annonce que l'examen de la requête d'une part est en train de se faire (c'est sa valeur de traitement de l'information) mais il souligne surtout que l'énonciateur prend l'intervention du co-énonciateur comme point de départ de sa propre prise de parole et qu'il la situe par rapport à la problématique suggérée par celui-ci. De manière remarquable, *well* est plus haut en intensité et en mélodie que le reste de l'énoncé. Cela pose l'énoncé comme mettant en jeu la co-énonciation: l'énonciateur revendique une pensée spécifique, à la fois adressée à la subjectivité du co-énonciateur et en discordance par rapport aux représentations qu'il lui prête. La demande

de description de l'énonciateur second lui permet de revendiquer un point de vue personnel et appréciatif. On pourrait gloser ce *well* par “puisque tu me le demandes, ça tombe bien, j'ai un avis personnel à ce sujet”.

De même, dans l'exemple suivant :

Au fait euh demain: je t'ai acheté du poulet

- le ligateur “au fait” introduit une césure thématique avec ce qui précède, annonçant l'introduction d'un nouveau thème. Si l'on devait gloser “au fait”, on pourrait dire “je pense qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde, vu que j'introduis un nouveau thème, alors je le signale pour que l'échange qui suit parte sur la base de cet écart”.

- “euh”: travail de formulation, également iconique de la rupture thématique. On peut aussi le voir d'un point de vue pragmatique comme donnant du temps au co-locuteur pour intégrer l'idée que va suivre un nouveau thème.

- “demain”: cadre thématique (“concernant demain”, que le savoir partagé permet d'interpréter comme “étant donné que demain je ne serai pas là pour te faire à manger”). C'est un ensemble de représentations et de savoirs préconstruits qui font que “demain” n'est pas ici adverbe mais thème, ce qui permet par cette recatégorisation que “demain” soit compatible avec un parfait du présent.

Comme on le voit, la construction des enchaînements discursifs se fait à partir de représentations intersubjectives.

Les ligateurs et leur mise en place intonative nous montrent cet état liminaire du sens où le sens se construit sans qu'existe encore une prédication prenant une forme lexicale: il n'y a dans cette étape initiale qu'une pure relation.

C'est justement dans ce lien relationnel (relation au discours qui précède, relation à la pensée de l'autre, relation de soi à son propre discours) que se joue l'articulation de la parole. Il y a d'autres lieux, bien sûr, où cela se laisse entrevoir (anaphore, modalité, etc.), mais dans le face à face, il ne s'agit pas seulement de construction discursive (on parlerait alors de “connecteurs” ou de “relateurs”) mais *d'échange réel entre personnes*. La charnière de la parole que représentent les ligateurs prend donc ici une épaisseur qui n'est pas seulement grammaticale mais aussi intersubjective. A cet égard, il s'agit ici de l'articulation de la parole avec autre chose que la parole. Il n'y a qu'à voir comment les autistes ne sollicitent que la dimension la plus littéralement conjonctive des ligateurs au détriment de leur dimension intersubjective.²²

On touche là à ce qu'on appelle la co-énonciation, c'est-à-dire à une représentation de la pensée d'autrui en tant qu'elle est marquée dans la parole de l'énonciateur. L'altérité

en question peut alors être à la fois dialogale et puisqu'il y a prise en compte conjointe d'un énonciateur identifié à un locuteur concret et de ses représentations.

5. Co-énonciation et co-énonciation indiciée

En effet, le propre de l'interaction orale est de faire figurer une co-présence réelle relevant du dialogal – par opposition aux situations de projections subjectives abstraites relevant du dialogique. La co-énonciation que définit Antoine Culioli semble se placer du côté du dialogique :

“(…) l'énonciateur en fait est une origine subjective qui se construit nécessairement comme intersubjective, c'est-à-dire que nous nous construisons toujours un co-énonciateur qui n'est pas forcément en chair et en os. Le locuteur, lui c'est une personne physique (...). Notre activité mentale est une activité qui continue, à mon avis (...) de telle manière qu'elle suppose un travail incessant en dehors même de notre position de locuteur; si j'ai introduit le terme d'énonciateur et de co-énonciateur, c'est en partie pour cette raison: c'est parce que nous n'avons pas une activité de langage simplement quand nous parlons avec autrui.”²³

Reste que l'énonciation spécifique et singulière en face à face possédera forcément une mise en place intonative propre. Nous poserons ainsi que, conjointement à ce que Culioli appelle la co-énonciation, existe ce que nous avons appelé la “co-énonciation indiciée”, c'est-à-dire rapportée aux indices de l'oral, suppléments de signification et de relation, marqués par des formes spécifiques.

Soit l'énoncé: “C'est lui qui est venu me voir”. Une approche énonciative “classique” pourrait dire que la co-énonciation joue dans l'accordage dont témoigne la focalisation sur “lui”, marquée syntaxiquement par le présentatif “c'est”. L'identification de l'agent prend une importance supérieure à l'actualisation du procès qui est considéré comme acquis.

En fait, il est nécessaire de prendre en compte l'intonation pour comprendre le statut réel de l'énoncé dans l'interaction. Les cas de figure sont potentiellement nombreux :

- a) C'est lui qui est venu me voir: plage mélodique 2-3. (réponse à “qui est venu vous voir?”)
- b) C'est **lui** qui est venu me voir: avec pic d'intensité sur lui et plage mélodique 2-3 (insistance contrastive: “ne vous méprenez pas, ce n'est certainement pas moi qui ai fait le premier pas”)
- c) C'est **lui** qui est venu me voir: plage mélodique 3-4 et pic d'intensité (discordance: “mais bon sang, vous ne comprenez rien, puisque je vous dis que ce n'est pas moi qui suis allé le voir”).

La co-énonciation au sens de représentation de la pensée d'autrui est évidemment une donnée des trois énoncés mais l'énoncé se réalise forcément avec une intonation particulière. Si la syntaxe de a) permet une focalisation sur l'agent du procès, b) et c) actualisent cette insistance syntaxique à un autre niveau, celui qui prend en compte la pensée de l'autre non sur le seul plan argumentatif mais sur le plan intersubjectif.

En b), il y a égocentrage: l'insistance est de nature discursive et l'énonciateur décide que la pensée de l'autre est prise en compte dans la perspective d'une forçage de consensus ("je le signale parce que tu ne peux pas le savoir"). En c), la pensée de l'autre est considérée comme facteur de discordance ("tu ne peux/veux pas comprendre ce que j'ai à dire").

L'approche énonciative fait de l'autre un support représentationnel et le fondement de représentations intersubjectives, mais la co-énonciation indicée constitue un marquage supplémentaire de ce rapport en tant qu'il est spécifique et singulier.

Le facteur intonatif et le facteur interactionnel forcent à prendre en compte la convergence du plan discursif et du plan co-énonciatif de manière différenciée. Quand on constate un fait co-énonciatif sur le plan segmental, il faudra bien un autre niveau de description quand on remarquera le même fait augmenté d'un marquage intonatif. C'est là où je parle de co-énonciation indicée.

Un exemple utilisé par Passot, Szlamowicz et Vialleton²⁴ montre bien cette différenciation potentielle des plans. L'énoncé *what would you do if you were in that situation?* Peut paraître compréhensible, mais en réalité, il n'est pas interprétable sans son intonation :

What (I+) would you do if you were (F0+) in that situation ?

Le pic d'intensité (I+) implique une altérité envisagée sur le plan pragmatico-discursif ("c'est de ça que je veux parler": c'est un pointage thématique). La modulation du fondamental (F0+) implique une altérité envisagée sur le plan intersubjectif ("vous refusez de l'envisager mais moi j'insiste et je souligne ainsi la discordance de point de vue sur notre objet"). L'énonciateur met donc en place deux insistances: l'une discursive et l'autre co-énonciative. On aurait d'ailleurs pu avoir un marquage inverse (F0+ sur *what* et I+*were*; ou bien F0+ et I+ sur *what*, etc.) et cela aurait généré un autre rapport co-énonciatif. Dans tous les cas, le plan segmental est identique: interpréter la dimension co-énonciative sans prendre en compte l'intonation revient à amputer l'énoncé du rapport à l'autre qu'il construit.

La prise en compte conjointe de ces ordres de phénomènes, dissociables mais de fait mêlés, est pour les sujets parlants ce qui fonde la labilité du langage. Les langues l'organisent différemment²⁵ mais les valeurs iconiques des indices intonatifs impliquent un marquage de la pensée de l'autre dans mon discours. Il est pour nous évident que ce marquage relève d'une autre dimension que la co-énonciation

envisagée au niveau segmental. Le dialogisme indicié dont nous parlons s'appuie sur le dialogal. Quand Culioli parle “du co-énonciateur, qui est le miroir de l'énonciateur (pas du co-énonciateur extérieur, qui est l'interlocuteur)” (mes italiques), il s'attache à une dimension qui est dialogique. Mais dans le face à face, énonciateur et co-énonciateur sont à la fois des énonciateurs et des locuteurs. C'est-à-dire que l'autre est à la fois un interlocuteur (un autre qui existe sur le plan de l'interaction) et un co-énonciateur (une construction intersubjective). Se joue là le rapport entre intériorité et extériorité, représentation et action, langage et acte de langage.

6. Croisements, empilements, entre-deux...

Dans les différentes approches de l'altérité que nous avons exposées, on constate une relation dialectique entre le “déjà-là” (les structures grammaticales, les représentations doxiques, les cadres interactionnels, etc.) et l'irruption du spécifique: l'événementialité du langage demande à être prise en compte et c'est le rôle pivot de l'altérité qui détermine cela. Comme le rappelle Culioli,

“Le sens, c'est d'abord déclencher chez autrui une représentation. Représentation qui va éventuellement être externe, et se manifester alors par un certain comportement, ou qui va pouvoir être interne, par exemple sous la forme d'un jugement auquel vous n'aurez accès que de façon médiate, induite. C'est donc ce qui va vous permettre de représenter et d'agir sur le monde, y compris sur vous-même et sur d'autres sujets.”²⁶

C'est-à-dire que le sens, c'est certes le référentiel et le discursif... mais indexés sur le rapport à l'autre. Du point de vue épistémologique, rien n'empêche qu'une approche énonciative soit aussi pragmatique et interactionnelle, argumentative et discursive, dialogale et dialogique.

Cependant, dans ces multiples configurations, l'autre ne possède pas la même fonction structurante dans la production langagière. Nous distinguons ainsi trois objets épistémologiquement distincts :

- l'altérité en tant que réalité sociale
- l'altérité en tant que réalité discursive et doxique
- l'altérité en tant que réalité intersubjective.

Le langage apparaît alors comme une médiation (cognitive, affective, discursive...) entre une intériorité et un destinataire, à la fois marque et outil, matière, moyen et processus dans le rapport humain. C'est bien parce que le langage peut être envisagé comme la “conjonction d'un sens et d'une force”²⁷, “un instrument et un processus”²⁸ que ces multiples conceptions de l'altérité coexistent. Et c'est même pour cela que l'altérité peut être considérée comme condition d'émergence du sens précisément à ce double titre. Laurent Danon-Boileau insiste même sur ce point et précise que dans l'acquisition, “pour paradoxal que cela puisse paraître, ici, la représentation résulte du processus d'échange. En d'autres termes, l'établissement d'une communication n'implique pas que l'un ait quelque chose à signifier à l'autre”.²⁹

Parler, ça n'est pas seulement “exprimer”, c'est être-à-l'autre. Les enjeux linguistiques du dialogue concernent le marquage formel de ce rapport. Non pas l'examen des marques de la subjectivité sur le seul plan structurel (avec des constats de type: “là, il y a un embrayeur”) mais de l'écart intersubjectif lui-même. L'idée que la subjectivité est “marquée” peut conduire à des naïvetés: elle n'est pas marquée pour être marquée ou par une sorte de fatalité mécanique. La subjectivité est marquée parce qu'elle est à la fois le moyen et la condition ontologique de l'orientation vers l'autre. L'échange ne consiste pas à actualiser un modèle de type producteur/message/récepteur mais plutôt à partir de la conscience d'un rapport dont les marques linguistiques seront le support.

La dimension symbolique du rapport d'altérité est dans le déplacement primordial qui consiste à parler à l'autre de “choses” pour être avec lui. Car dans le langage, c'est moins l'objet de discours qui fonde la relation que la relation qui se trouve des supports référentiels. C'est un problème qui en tout cas n'est pas de nature strictement grammaticale. En fait, sans faire une typologie des échanges verbaux (nécessairement incomplète), on pourrait parler de continuum intersubjectif, entre des situations hyper-discursives (où ce qui compte, c'est l'objet de discours lui-même, mettons dans des communications totalement techniques comme entre un pilote d'avion et la tour de contrôle) et des situations hyper-subjectives où c'est la relation inter-subjective qui est primordiale (la conversation par exemple). Mais même cette présentation bi-polaire est caricaturale: il y a toujours simultanément un enjeu discursif et une relation inter-subjective ou du moins la possibilité de jouer sur ce dernier plan.

Aliyah Morgenstern rappelle dans *Un je en construction* une citation de Benveniste :

“Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque – explicitement ou non – le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde.”³⁰

Il est significatif qu'il s'agisse de l'article intitulé “le langage et l'expérience humaine” (1965) où Benveniste conclut en disant que “là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire”: l'altérité est à la fois un fondement structurel et une donnée à chaque échange réinventée.

On pourrait emprunter à Vladimir Jankélévitch la notion d'organe-obstacle pour définir l'altérité. L'altérité possède un rôle fonctionnel d'organe-obstacle dans le langage: la dicibilité est contrainte par la relation à l'autre (qui est obstacle car il faut le “calculer”) mais l'autre est aussi l'objectif même de la parole (il est dans ce sens un organe, un étayage pour la parole). L'altérité est donc à la fois la limite et la condition de la parole. C'est un obstacle parce qu'il faut être compris de l'autre et le ménager et

un organe parce qu'il est le conducteur même de la parole: si on n'avait pas besoin de l'autre pour être compris, on n'aurait pas besoin de parler.

Pour répondre à la question éthique que nous posions initialement, nous voulons souligner que cette dimension humaine de l'échange est mise en jeu dans le langage d'une manière particulière. Quels que soient les niveaux d'analyse (intonation, syntaxe, argumentation, tours de parole...), les marques linguistiques montrent que l'altérité n'est pas un donné: l'altérité est construite par l'énonciation elle-même. L'événementialité de la parole résulte de cette altérité conjointement dialogique et dialogale. L'humain dans le langage est simultanément un partenaire interactionnel, une interface dialogique pour la pensée et une subjectivité singulière. Parler c'est donc donner à l'autre une certaine place, c'est faire un lien et travailler ce lien. Agonistique et/ou collaborationnel, utilitariste et/ou affectif, ce lien passe par le langage. C'est même la simultanéité de ces épaisseurs qui fait sens. On peut alors envisager le rapport d'altérité sur un mode qui consiste moins à envisager l'autre comme un absolu que comme l'occasion d'un entre-deux, c'est-à-dire un relation ouverte sur le jeu entre toutes les dimensions de l'altérité. Le travail spécifique du linguiste consiste alors à faire le tri, à travers l'examen des formes, des déterminations structurelles de la langue et de leur mise en jeu singulière.

**Qual alteridade para o linguista?
Algumas confluências da Análise do Discurso à Pragmática, da
Enunciação à Co-enunciação Indiciada**

Muitas vezes não levada em conta em função de sua evidência, a alteridade é um conceito fundamental na Linguística contemporânea, mas também na Filosofia moral e Política dominada em muitos aspectos por Levinas e a sacralização do Outro. Na Linguística, o conceito em si permanece, de certa forma, oblíquo e incidente, não parecendo desempenhar um papel central como se poderia pensar a partir de uma perspectiva epistemológica. Na verdade, o outro na linguagem é por vezes uma noção fundante, por vezes indefinida. Do dialogal ao dialógico, do grande outro do inconsciente ao outro polimorfo do diassistema, a alteridade nem sempre tem o mesmo estatuto nas teorias linguísticas.

Consideramos que a alteridade que interessa ao linguista existe no nível das formas: sem a concretude da marcação formal, a alteridade é apenas uma especulação que já não depende diretamente do processo linguístico, tornando-se um conceito da Filosofia, da Moral, do Direito ou da Comunicação.

Mencionamos três áreas linguísticas em que a alteridade tem um papel fundamental:

- A Pragmática, a linguística interacional;
- A Análise do Discurso e o estudo da argumentação;
- A Linguística da Enunciação e conceitos correlacionados de co-enunciação e co-enunciação indiciada.

Buscamos mostrar que a alteridade em questão, nessas diferentes abordagens, atua em planos distintos. Da regulação social pragmática à intersubjetividade, o lugar do outro não desempenha, na verdade, o mesmo papel na teoria. Não considerarei certos pontos de vista que estariam mais vinculados à Filosofia da Linguagem ou que se afastariam de meu propósito (como a abordagem fenomenológica da referenciação com enfoque no mundo como alteridade ou a relação entre interioridade e exteriorização pela mediação da alteridade, entre outros). Procurarei tão somente definir diferentes concepções de alteridade na interlocução.

1. Axiologia da alteridade

Vale lembrar inicialmente que o termo alteridade é hoje dotado de conotações positivas que obscurecem seu conteúdo.

Foi Emmanuel Levinas que mostrou em sua obra uma equivalência entre divindade e alteridade: "Deus é, de certo modo, o outro por excelência, o outro como absolutamente outro (...)"¹. Daí a existência de uma dimensão de moral social absoluta para a linguagem:

"(...) A palavra, em sua essência original, é um compromisso assumido com um terceiro visando o nosso próximo: ato por excelência, instituição da sociedade. A função original da fala não consiste em designar um objeto para se comunicar com os outros, em um jogo sem qualquer importância, mas em assumir para alguém uma responsabilidade com alguém. Falar é envolver os interesses dos homens. A responsabilidade seria a essência da linguagem."²

A alteridade se torna então o eixo fundamental para considerar os atos de fala: submetendo a língua e a dimensão interior, a linguagem é considerada somente na relação ética e ideológica. Na esfera social, a linguagem não passa, portanto, do instrumento dessa relação ética, instrumento, desde então, suspeito de todas as formas de opressão. Dessa alteridade sacralizada ressaltamos duas principais consequências: no domínio social, a substituição do político pelo que provoca compaixão; consequência em Linguística, uma visão potencialmente agonística e estritamente estratégica das relações verbais.

A difusão da moral de Levinas levou especialmente à focalização na abordagem do outro, segundo esse prisma moral. Em *Don de soi et partage de soi*⁵, o psicanalista e filósofo Daniel Sibony desmonta a vulgata de Levinas da adoração do outro: ou a "a doação de si mesmo" deve ser tomada ao pé da letra, e, nesse caso,

⁵ Sem tradução em Língua Portuguesa.

trata-se de um sacrifício permanente que de fato ninguém “comete”, ou é o que estimula a boa consciência da culpa. O risco é fazer do outro prisioneiro de sua doação: não é somente ajudar o outro para forçá-lo a ser um destinatário (ajudado, assistido, em suma, diminuído), em vez de ator de sua vida, encontrando no outro um parceiro, alguém com quem contar para construir a si mesmo. Em termos linguísticos, significa dizer que a alteridade não é vista em um quadro interlocutivo mas em um quadro projetivo. Neste último caso, o outro não é o ator de uma troca interativa, mas de uma piedade, o que deixa pouco espaço para uma concepção verdadeiramente interlocutiva da linguagem. Finalmente, a famosa “face do outro” passa a ser permanentemente solicitada como uma exigência ética sem que o conceito seja realmente construído de forma coerente e sem que se saiba ao certo se é uma metáfora ou se este encontro com o outro deve ser tomado ao pé da letra.³

Uma crítica feita ao conceito de “alter-” é aquela do sociólogo das religiões Shmuel Trigano, que condena o efeito de decreto solipsista e narcisista da busca por alteridade. Segundo ele, a alteridade denuncia o atual e pretende se servir disso para fundar uma nova entidade:

" A moda de hoje é o “alter”. O conceito de “globalização alternativa” é agora aclamado. E podemos apostar que outras alteridentidades aparecerão nos próximos anos. O Outro tornou-se o valor supremo. É com base nesse modelo que uma nova identidade se manifestou e se constituiu, na esteira do "novo anti-semitismo" ao final dos anos 2000. Judith Butler, especialista em Análise do Discurso, dá um exemplo vívido disso, quando se propõe a "alargar a brecha entre o Estado de Israel e o povo judeu, a serviço de uma concepção alternativa". O "alter" semeia em seu discurso “uma outra política judaica”, uma “concepção alternativa”, “um futuro judaico diferente” [...] A alteridentidade é assim sorrateiramente acusadora e sempre virtuosamente enunciada “em nome do Outro”. Mas ao final do “alter”, ou atrás dele, como podemos ver, reina o ego em seu trono. “O Outro” tornou-se a afirmação da vontade de poder do mesmo e do idêntico. Alter ego...”⁴

A axiologia positiva do termo alteridade repousa, portanto, em duas grandes dimensões conotativas: no plano humano, o Outro como horizonte ético e, no plano político, o Outro como horizonte de resolução de um presente problemático. Generosidade, altruísmo, mudança, criatividade, revolução: eses conceitos-estandartes que servem de encantamento ético prenunciam o perigo de uma sacralização conceitual da palavra “alteridade”.

Se estamos aparentemente distantes das teorias linguísticas, nada do que é conceitual poderia realmente escapar de um exame linguístico pois, na teoria linguística, o conceito de alteridade é igualmente utilizado com suas conotações profanas. Os linguistas não estão fora do mundo, e a ideia de alteridade (como uma idéia e não como um conceito teórico) possui uma sedução que não é necessariamente trabalhada em uma dimensão epistemológica. Estamos então no imaginário e não na preocupação com o real. Refletimos sobre a maneira pela qual “a ideia linguística” ou “a ideia psicológica” podem invadir a fala comum ou ser invadidas pela conversa cotidiana: “falar-se”, “falar com o outro”, “preocupação com

o outro", "escuta do outro", "atenção ao outro", sendo os sufixos "multi-", "co-", "inter-" vários dos potenciais clichês que podem se cobrir de artefatos da Linguística e da Comunicação para dar lugar a um sociologismo de horizontes bem-pensantes porém estéreis no plano do pensamento.

Tomada nessa armadilha axiológica, saturada de conotações filosóficas em voga, como a noção de alteridade é utilizada pelo linguista? Qual é o lugar do outro na Linguística? E que papel eventual o estudo da realidade linguística pode assumir na ordem ética?

2. Alteridade pragmática

Começaremos com o campo da linguística interacional e seus diferentes domínios associados, como Análise Conversacional e a Pragmática do Discurso. Essa corrente reivindica a rejeição de uma Linguística monológica e propõe, em vez da língua como objeto de estudo, o discurso, considerado como construto coletivo (*interactional achievement*, de acordo com o termo de Schlegoff e Sacks⁵). Essa abordagem é, segundo os autores, uma extensão dos *corpora* estudados (passar de uma unidade frasal para uma unidade maior, que engloba a totalidade da interação) e, ao mesmo tempo, uma mudança de ponto de vista (a língua passa para um segundo plano, atrás do ato de fala como ato social).

Goffman define assim o objeto de sua pesquisa:

"toda pessoa vive em um mundo social que a leva a ter contatos face a face ou mediados, com os outros. Nesses contatos, o indivíduo tende a externar por vezes o que nomeamos de uma *linha de conduta*, ou seja, um plano de atos verbais que ele usa para expressar seu ponto de vista sobre a situação e, assim, a avaliação que ele faz dos participantes, e especialmente de si mesmo. (...) Podemos definir o termo *face* como o valor social positivo que uma pessoa reivindica efetivamente através da linha de ação que outros supõem que ela adotou durante um determinado contato."⁶

O sujeito é concebido como uma construção social e o outro é então uma construção simétrica. São encontradas em Goffman as noções de preservação da face (*face work*), os ritos de apresentações, a estrutura de participação (*participation framework*), participantes homologados, etc. Como esses termos indicam, essa concepção de interação verbal é parte de uma visão sócio-estratégica, onde o outro é, antes de mais nada, o parceiro de um evento social.

Kerbrat-Orechionni fala da importância da conversação real como objeto de estudo, constatando que "a comunicação é multicanal e pluricodificada"⁷ e destacando que "a análise leva necessariamente às considerações de natureza psicossociológica". A autora diz ainda que como "do ponto de vista da operação das interações humanas, esses fenômenos são, portanto, de uma importância capital. (...) eles demonstram que o exercício da fala, longe de ser simplesmente uma forma de "expressão do pensamento", é uma prática coletiva, em que os diferentes participantes utilizam um conjunto de procedimentos que lhes permite garantir conjuntamente a gestão do discurso produzido", o que resulta em "uma

compartimentação disciplinar (...) tendendo a envolver às outras Ciências Humanas, como a Psicologia, a Sociologia, a Etnografia e a Etologia das Comunicações.⁸ Os conceitos que descrevem o processo ("participantes", "funcionamento", "gestão do discurso") significam implicitamente que o estudo linguageiro afasta-se da língua para entrar em uma lógica comunicacional em que a alteridade é vista como o quadro de um evento participativo. Gumperz resume a abordagem interacional com sua famosa frase: "falar é interagir".

O status do outro na fala é, portanto, o de atuar como um suporte material da interação concebida como totalidade orgânica. Cada locutor/interlocutor se apoia no outro de acordo com os critérios de uma gramática interacional que visa definir normas de comportamento.

O caso que Goffman chama de *self-talk* (quando você fala consigo mesmo em situações públicas) é emblemático dessa abordagem. O *self-talk* concerne as exclamações quando tropeçamos, quando damos meia-volta porque esquecemos de alguma coisa, quando esperamos alguém, etc. Trata-se de justificar uma atitude sob a pressão do olhar do outro ("colocar sua ação no lugar que convém"). A língua tem aí pouca participação em comparação com o ser-ao-outro. nota de tradução.

Na regulação social pragmática em que o outro constitui o objetivo e o sustentáculo da minha enunciação, o outro é, ao mesmo tempo, uma pessoa concreta e o representante de convenções socio-gramaticais cuja atualização é fruto de uma negociação permanente (nos turnos da fala, por exemplo). A alteridade faz parte de uma dinâmica de ajustes cujos critérios são a conformidade com as normas culturais. Essa negociação permanente prova, porém, que os locutores/interlocutores estão justamente em uma inadaptação constante: não se é obrigado a ver aí um código de boa conduta, mas talvez sobretudo um espaço onde se pode evoluir, a exemplo do que acontece no judô, em que uma ampla faixa vermelha do tatame delimita um interior permitido, um exterior proibido e uma zona de fronteira onde se pode lutar. Essa abordagem interacional coincide com a noção de gramaticalidade dos enunciados: há uma zona de aceitabilidade (comportamento esperado), uma zona de inaceitabilidade comportamental (não responder quando alguém lhe dirige a palavra, por exemplo) e uma zona de negociação onde, com ajustes, inscrevem-se as variações dentro de um determinado quadro. Como podemos constatar, a análise é feita fora da língua a fim de se voltar para os empregos e usos da linguagem.

Nesse caso, podemos considerar que o co-locutor é um outro puramente "reacional". Em outras palavras e aproveitando ainda a analogia que esboçamos com o judô: trata-se de reagir à ação do outro, como se o locutor se movesse no vão de movimento do outro. O outro, por sua vez, é considerado como um indivíduo concreto, mas reduzido à sua exterioridade de ação. O locutor constrói, finalmente, uma reação a uma ação: ele é representado como o lugar de uma intenção na e relativo à interação.

Uma abordagem intermediária entre uma abordagem interacional e uma abordagem textual seria, por exemplo, a de Jacques Moeschler. Este traz sobretudo o problema do encadeamento e o problema da interpretação: "existem regras ou princípios de discurso que garantam a boa formação das sequências discursivas e de

conversação?"¹⁰. Em tal situação, o outro não é tanto o representante de normas comportamentais, mas sobretudo o representante de normas lógico-discursivas. Continuamos portanto mais na materialidade textual e, conseqüentemente, linguística, mas segundo princípios gerais cujos objetivos estão relacionados ao discurso como entidade autônoma dotada de uma coerência interna. O outro aparece nessa concepção antes como princípio interpretativo, participando de uma teoria do espírito e de um princípio de colaboração¹¹: ele está mais para um parceiro lógico e ideal do que para uma individualidade subjetiva.

Na seção subsequente, buscaremos saber como é considerada a alteridade no plano da argumentação. Este é particularmente o estatuto que lhe atribui a Análise do Discurso.

3. Alteridade e Análise do Discurso

Na Análise do Discurso, o estudo da argumentação e da retórica faz da alteridade um pólo de referência: o outro é o alvo permanente da produção verbal concebido como máquina de convencimento.

É, por exemplo, o caso de Oswald Ducrot e de Jean-Claude Anscombre. Para esses autores, até mesmo a referenciação é argumentação: falar é sempre agir sobre o outro¹². Correlata a essa disposição, a noção de polifonia parte de uma hipótese de alteridade difusa que trabalha em pelo menos dois níveis: a oposição entre o locutor e o alocutário e oposição entre o enunciador e o destinatário. Isso implica uma distinção entre uma alteridade material, a dos parceiros de troca, e uma alteridade abstrata, que existe no e através do discurso. O discurso torna-se o local onde as vozes distintas do locutor tomam lugar no espaço da fala e da interação. Mais uma vez aí, a alteridade atua sobretudo como princípio lógico: inferência e intencionalidade estratégicas são as dinâmicas da troca independentemente de uma dimensão intersubjetiva.

Em outro quadro, para Roselyne Koren, é o momento de

"retorizar a linguística, entendida como tentativa de definir as modalidades linguísticas discursivas e textuais da enunciação da opinião, abordar a questão da axiologização das qualificações (...) no quadro de um argumentário em que os co-enunciadores não se contentam em negociar os conhecimentos, mas se preocupam em fazer e imputar (...) à força das palavras. Esse tipo de retorização tem como consequência, entre outras, o reconhecimento da importância essencial do conceito de *ethos* que permite pensar e problematizar a dimensão social da pessoa do sujeito da enunciação".¹³

Esta abordagem da retórica é baseada em uma "teoria do informulado"¹⁴ que diz respeito à problemática da crença. Este conceito diz respeito ao pólo da alteridade como conceito primeiro, porque depende dos lugares de discursos comuns a uma comunidade linguística (quer se trate de locutores de uma língua ou de um auditório específico). Este espaço de representações é o que Perleman chama de "senso comum" e diz respeito às "... premissas admitidas pelo auditório".¹⁵

Nesta concepção da retórica, o outro é simultaneamente aquele do qual eu parto (senso comum) e aquele em direção ao qual eu me projeto (como convencer a

partir de um espaço compartilhado). Há, portanto, uma representação implícita da alteridade, onde o outro está em uma relação de semelhança/diferença: os conhecimentos e a ideologia compartilhados são considerados o pano de fundo da troca. Mas de que falas se trata? Essencialmente de textos, isto é, de uma fala assimétrica que não é a da troca concreta, mas que define o espaço onde circulam os discursos. Este espaço é ao mesmo tempo global e singular: global, porque procede da sociedade em geral em seu conjunto como um lugar de representações; singular, porque se atualiza em objetos textuais particulares.

Estudamos, por exemplo, o papel da imprensa, panfletos, painéis de apresentação e programas disseminados por diversas estruturas institucionais (festivais, escolas, teatros nacionais, associações, centros culturais ...) no contexto da promoção cultural (os festivais de jazz). Entre outras conclusões, pode-se constatar um mascaramento da responsabilidade enunciativa pelo anonimato dos textos. Sobre isso, Gilles Philippe fala de "o aparelho formal do apagamento enunciativo" e de "pragmática dos textos sem locutores". De um ponto de vista formal, o aparelho formal da subjetividade (pronomes, aspectos, embreagens...) é o mais ausente possível. Pragmaticamente, esses textos apresentam-se, portanto, como não-subjetivos, o que gera um impacto retórico. É de fato o poder institucional que de que trata, como informam os logotipos indicando financiamentos ou parcerias. Há, portanto, um duplo movimento de marcação e de apagamento: a fonte do evento é assinalada como sendo o fato institucional enquanto a fonte enunciativa concreta dos textos é, ao contrário, passada em silêncio. A relação entre este anonimato textual e esta onipresença organizadora é fundamental: trata-se para as instituições de ditar um discurso sobre a arte sem se mostrar coercitivo ou abertamente propagandista. Para o "apagamento enunciativo", a falta de assinatura contribui para criar um efeito de despolemização. O texto se apresenta, assim, como pura informação e não como argumentação. Um consenso emerge do ethos textual assim construído: o texto anônimo transmite uma autoridade implícita. Essa modalidade estritamente assertiva não é dialógica e implica uma hierarquização entre o discurso daquele que sabe (o discurso anônimo) e daquele que não sabe (o espectador-alvo). O "apagamento do aparelho formal da enunciação"¹⁷ produz um apagamento da relação de alteridade de forma a impor um discurso adotável pelo leitor sem que se perceba discordância.

Falei sobre essa questão de miteologias (narrativas ilustrando os doxas e suas construções: produzindo representações a serem adotadas, as miteologias são mitos que têm funções ideológicas). As representações do outro são um alvo e, de maneira programática, uma "construção produtiva", ou seja, que "on"/"nós" (uso impessoal) (isto é, a fonte institucional) lhe propomos representações a serem adotadas. O "enunciador" quer transformar o outro que é visto como um alvo, não pela troca verbal – visto que em toda assimetria não há interação – mas como suporte de representações para modificar em vista de uma ação (voto, compra, adesão...). Há, então, uma disposição enunciativa original, visto que se constata uma dissociação entre a fonte enunciativa (a instituição que produz o texto) e o redator (que é anônimo).

A argumentação pressupõe uma variação de representações. Do ponto de vista da Análise do Discurso, a questão da subjetividade é essencial para responder à questão da origem das representações (compartilhadas, originais, culturalmente aceitas, etc). Poderíamos mencionar os problemas relacionados à axiologia, os efeitos de convivência e do implícito, que possuem uma eficácia argumentativa. O outro é considerado segundo o ponto de vista do "auditório universal", em que a argumentação visa, sem cessar, um destinatário ideal, uma infinidade necessariamente abstrata e subordinada à coerência interna dos conteúdos discursivos produzidos pelo enunciador mais do que a versatilidade da troca.

A partir do ethos projetado em um texto, considerado o destinatário universal, o supra destinatário, o outro como exigência discursiva (princípio de pertinência, convenções, gramaticalidade, etc.), a Análise do Discurso aponta uma forma de alteridade que existe sobretudo no plano das ideias. É de um outro ideológico de que se trata aqui. O outro é um coletivo abstrato cujo ser é visado pela Análise do Discurso do ponto de vista das representações socio-semânticas e ideológicas. Contrariamente à abordagem interacionista, que se preocupa essencialmente com o outro do ponto de vista de suas (re)ações, a Análise do Discurso preocupa-se também com suas representações, ou seja, com uma dimensão interior.

Resta dizer que o discurso considerado pela Análise do Discurso não é o da palavra face a face. Em contrapartida, a Linguística da Enunciação tem progressivamente estabelecido no cerne de seu estudo as representações do outro em relação às formas gramaticais, incluindo aí o estudo do oral.

4. A funcionalidade simbólica dos ligados

Insurgindo-se contra uma concepção de comunicação baseada em um sentido pronto que se exterioriza através da linguagem, podemos ver como a enunciação instaura uma concepção de sentido, enquanto ela é gerada pela troca e pela construção da relação com o outro. De maneira interessante, Antonie Culioli fala de suas trocas com Michel Pêcheux, as quais estabelecem uma ligação entre a Linguística Enunciativa e a Análise do Discurso, unidas pela tentativa de ver no sentido outra coisa além de um objeto já posto:

"Há dois pontos que me forçaram a mudar: **um**, o conceito de *regulação*; **dois**, a *intersubjetividade*, mas com a construção do co-enunciador, que é o espelho do enunciador (não do co-enunciador exterior, que é o interlocutor) e ao mesmo tempo (...) uma concepção que me fez sair do discurso interior, que é basicamente um monólogo; isto é, se há um enunciador/co-enunciador, toda essa atividade nunca é uma atividade solitária.(...) Michel Pêcheux foi muito útil; ele observou em minha obra, quando lhe mostrei meus textos, tudo que era de ordem, efetivamente, de uma concepção pré-definida ou pré-instalada do sentido, que estaria aí e só sairia de tempos em tempos."¹⁸

O sentido é o resultado de um trabalho que provém do processo enunciativo e da troca. Consequência desta observação: os enunciados carregam a marca dessa regulação intersubjetiva. Os conectores são uma manifestação instrutiva dela. Na linha de Laurent Danon-Boileau e Mary-Annick Morel, o estudo do oral nos forçou a

dar um lugar especial à alteridade. Ao estudar os conectores em inglês, a partir de um *corpus* de conversações, obrigamo-nos a descrever o sistema sintático de uma língua em sua generalidade funcional e, ao mesmo tempo, a interpretar as relações específicas que era aquelas do *corpus*.

O conector é o primeiro elemento do preâmbulo, "ele especifica o elo do que se vai dizer com o que já foi dito."²⁰ Danon-Boileau e Morel operam uma distinção entre conectores enunciativos (relação com o pensamento do outro) e conectores discursivos (organização do discurso). A ligação (em francês representada por dezenas de marcadores: "oui", "ah bon", "non", "moi pour moi", "pas que", etc.) não é uma operação gramatical "simples": é um lugar sintático que possui uma necessidade ontológica, a de fazer o elo com o que precede e o que segue. Há que fazer uma relação na fala: por razões discursivas certamente, mas também porque é um espaço simbólico a saturar.

Por que pensar nesse lugar sintático na ordem do simbólico? Porque é aí que vai se inscrever uma relação (em outros lugares também, mas *aí de início*). E esse lugar deve ser estabelecido entonativamente (emissão alta/baixa; conector enunciativo/discursivo, etc.). O primeiro deslocamento simbólico, é que a relação que existe na fala como lugar da ligação (*lieu du lien*). A fala efetua essa ligação com o pensamento do outro. Não se trata de símbolo no sentido de "substituição por algo", mas no sentido de deslocamento, descentramento: o que faz a ligação não é um conteúdo predicativo concreto, é a sugestão pelo conector de uma representação que o enunciador faz de uma representação do outro. No estabelecimento do turno de fala, o conector é a primeira pedra da construção do discurso. Essa construção se faz de acordo com diversas relações (consenso, continuidade, discordância, etc.) mas elas são sempre o índice de um ponto de vista do enunciador que define o estado modal do enunciado. Que eles tenham funções pragmáticas (tomada da fala: "euh"), discursivas (isto é, que servem ao funcionamento argumentativo e lógico: "donc", "alors", "et puis") ou enunciativas (indicando o status do enunciado na troca em relação ao outro: "ah", "bon", "ouais"), eles estabelecem uma ligação a partir da relação entre a enunciação e a representação que um enunciador faz do pensamento do outro.

É o que ilustra um conector como *well*, indicando um trabalho de avaliação, de elaboração e de balanço. Fundamentalmente enunciativo, *well* diz muito pouco da estruturação lógica ou argumentativa: ele estabelece principalmente o enunciado precedente como base para o enunciado seguinte. No entanto, a variedade de suas configurações entonativas vão do levemente modulado nas sequências instantâneas (consensualidade adquirida) e as tentativas de formulação (réplica sobre si), ao grande movimento do fundamental em que a avaliação enunciativa produz um posicionamento co-enunciativo forte.

sobre Private Eye e ::::: que bom é que e :::::oh é
 Eu não li porque eu não sei se eu seria capaz de entender porque eu não
 sei e e sobre todo mundo na vida política na Grã-Bretanha
well/bem (I+,F0+) eu acho que é necessário ler (80)
 mmm

(100) de novo por políticos e eu penso que a maioria (80) dos políticos se eles tivessem qualquer qualquer senso são subscritos ao Private Eye (120)

O marcador de ponto de vista *I think* destaca o carácter subjetivo da asserção. O conector *well* anuncia que o exame do pedido de uma das partes está em construção (é seu valor de tratamento da informação), mas destaca sobretudo que o enunciador toma a intervenção do co-enunciador como ponto de partida de sua própria fala e que ele se situa com relação à problemática sugerida por esta. Notadamente, *well* é maior em intensidade e melodia do que o resto do enunciado. O enunciado, então, põe em jogo a co-enunciação: o enunciador reivindica um pensamento específico, ao mesmo tempo dirigido à subjetividade do co-enunciador e em discordância em relação às representações que ele lhe presta. A demanda de descrição do segundo enunciador permite-lhe reivindicar um ponto de vista pessoal e apreciativo. Pode-se glosar esse *well* por “já que você me pergunta, que bom, eu tenho uma opinião pessoal sobre isso.”

Do mesmo modo, no exemplo seguinte:

Au fait euh demain: je t'ai acheté du poulet

- o conector "au fait" introduziu uma ruptura temática com o que o precede, anunciando a introdução de um novo tema. Se tivéssemos que interpretar "au fait", poderíamos dizer "eu penso que não estamos em sintonia, visto que eu introduzo um novo tema, então eu o indico para que o turno seguinte tenha como ponto de partida esse desvio."

- "euh": trabalho de formulação, igualmente icônico da ruptura temática. Pode-se ver também de um ponto de vista pragmático, dando tempo ao co-locutor para incorporar a ideia de que vai começar um novo tema.

- "demain": contexto temático ("relativo ao amanhã", que o conhecimento compartilhado nos permite interpretar como "já que amanhã eu não estarei lá para te fazer comer"). É um conjunto de representações e conhecimentos pré-construídos que fazem com que "demain" não seja aqui advérbio, mas tema, o que permite, através dessa recategorização, que "demain" seja compatível com um presente perfeito.

Como se pode ver, a construção de encadeamentos discursivos é feita a partir de representações intersubjetivas.

Os conectores e seu funcionamento em lugares entonativos nos mostram esse estado liminar do sentido em que o sentido se constrói sem que exista ainda uma predicação em forma lexical: há nessa etapa inicial somente uma relação pura. É justamente nesse elo relacional (relação ao discurso que precede, relação ao pensamento do outro, relação de si com seu próprio discurso) que atua a articulação da fala. Há outros lugares, é claro, onde isso se deixa entrever (anáfora, modalidade, etc.), mas no face a face, não se trata apenas de construção discursiva (falamos então

de "conectivos" ou "relacionais") mas de *troca real entre pessoas*. A articulação da fala que os conectores representam assume, portanto, uma profundidade não somente gramatical mas também intersubjetiva. A este respeito, trata-se aqui da articulação da fala com algo além da fala. Tem somente a ver com como os autistas buscam apenas a dimensão mais literalmente conjuntiva dos conectores em detrimento da sua dimensão intersubjetiva.²²

Tocamos no que chamamos de co-enunciação, ou seja, uma representação do pensamento do outro na medida em que ela está marcada na fala do enunciador. A alteridade em questão pode então ser ao mesmo tempo dialógica, já que há a consideração conjunta de um enunciador identificado a um locutor concreto e a suas representações.

5. Co-enunciação e co-enunciação indiciada

Efetivamente, a característica da interação oral é fazer figurar uma co-presença real, sublinhando o dialógico – por oposição às situações de projeções subjetivas abstratas, que sublinham o dialógico. A co-enunciação definida por Antoine Culioli parece colocar-se ao lado do dialógico:

"(...) o enunciador é, de fato, uma origem subjetiva que se constrói necessariamente como *intersubjetiva*, ou seja, nós construímos sempre um co-enunciador que não é necessariamente de carne e osso. O locutor, ele sim é uma pessoa física (...). Nossa atividade mental é uma atividade contínua, a meu ver (...) de tal maneira que ela supõe um trabalho incessante mesmo de fora da nossa posição de locutor; se eu introduzo os termos *enunciador* e *co-enunciador*, é em parte por essa razão: é porque nós não temos simplesmente uma atividade de linguagem quando nós falamos com outro." ²³

Resta que a enunciação específica e singular face a face terá necessariamente uma aplicação entonativa própria. Propomos assim que, conjuntamente ao que Culioli chama de co-enunciação, existe o que nós chamamos de "co-enunciação indiciada", ou seja, relacionada aos índices do oral, suplementos de significação e de relação, marcados por formas específicas.

Seja o enunciado: "Foi ele quem veio me ver". Uma abordagem enunciativa "clássica" poderia dizer que a co-enunciação atua de acordo com o que revela a focalização sobre "ele", marcado sintaticamente pelo apresentativo "foi". A identificação do agente ganha uma importância superior à atualização do processo que é considerado como adquirido. De fato, é necessário considerar a entonação para compreender o real estatuto do enunciado na interação. Os cenários são potencialmente numerosos:

a) Foi ele quem veio me ver: emissão melódica 2-3 (resposta a: "Quem veio te ver?")

b) Foi **ele** quem veio me ver: com pico de intensidade sobre ele e emissão melódica 2-3 (ênfase contrastiva: "não interpretem mal, certamente não fui eu quem deu o primeiro passo")

c) Foi ele quem veio me ver: emissão melódica 3-4 e pico de intensidade (discordância: " Mas meu Deus! Você não entende, eu lhe digo que não fui eu quem foi vê-lo").

A co-enunciação no sentido de representação do pensamento do outro é evidentemente um dado dos três enunciados, mas o enunciado se realiza necessariamente com uma entonação particular. Se a sintaxe de a) permite uma focalização sobre o agente do processo, b) e c) atualizam essa insistência sintática em outro nível, aquele que considera o pensamento do outro não somente no plano argumentativo, mas no plano intersubjetivo. Em b), há egocentragem: a insistência é de natureza discursiva e o enunciador decide que o pensamento do outro é considerado na perspectiva de forçar um consenso ("digo isso porque você não pode saber"). Em c), o pensamento do outro é considerado como fator de discordância ("você não pode/ não quer entender o que eu tenho a dizer").

A abordagem enunciativa faz do outro um suporte representacional e a base das representações intersubjetivas, mas a co-enunciação indiciada constitui uma marcação suplementar dessa relação enquanto específica e singular.

O fator entonativo e o fator interacional forçam a considerar a convergência do plano discursivo e do plano co-enunciativo de maneira diferenciada. Quando se constata um fato co-enunciativo no plano segmental, será preciso um outro nível de descrição, no caso de um mesmo fato aumentado de marcação entonativa. É nessa situação que falo de co-enunciação indicada.

Um exemplo utilizado por Passot, Szlamowicz e Vialleton²⁴ mostra bem essa diferenciação potencial dos planos. O enunciado *o que você faria se estivesse naquela situação?* pode parecer compreensível, mas na realidade não é interpretável sem sua entonação:

O que(I+) você faria se estivesse (F0+) naquela situação?

O pico de intensidade (I+) implica uma alteridade considerada sob o plano pragmático-discursivo ("é disso que eu quero falar": é uma pontuação temática). A modulação do fundamental (F0+) implica uma alteridade considerada sob o plano intersubjetivo ("você se recusa a considerar, mas eu insisto e enfatizo, assim, a discordância de ponto de vista sobre o nosso objeto"). O enunciador estabelece, então, dois enfoques: um discursivo e outro co-enunciativo. Nós também poderíamos ter uma marcação inversa (F0+ em *what* e I+ *were*; ou então F0+ e I+ em *what*, etc.) e isso poderia gerar uma outra relação co-enunciativa. Em todo caso, o plano segmental é idêntico: interpretar a dimensão co-enunciativa sem considerar a entonação leva a amputar o enunciado da relação com o outro que ele constrói.

A análise conjunta dessas ordens de fenômenos, dissociáveis, mas de fato misturados, é para os sujeitos falantes a base da labilidade da linguagem. As línguas se organizam diferentemente, mas os valores icônicos dos índices entonativos implicam uma marcação do pensamento do outro no meu discurso. É evidente para nós que essa marcação remete a uma outra dimensão, que não a da co-enunciação

considerada no nível segmental. O dialogismo indiciado do qual falamos baseia-se no dialogal. Quando Culioli fala "do co-enunciador, que é o espelho do enunciador (não do co-enunciador exterior, que é o interlocutor)" (grifo meu), ele se refere a uma dimensão que é dialógica. Mas no face a face, enunciador e co-enunciador são, ao mesmo tempo, os enunciadores e os locutores. Ou seja, o outro é simultaneamente um interlocutor (um outro que existe no plano da interação) e um co-enunciador (uma construção intersubjetiva). Atua aí a relação *entre interioridade e exterioridade, representação e ação, linguagem e ato de linguagem*.

6. Cruzamentos, empilhamentos, entremeios...

Nas diferentes abordagens da alteridade que expomos, constatamos uma relação dialética entre o "dèjà-là"/ já-aí (as estruturas gramaticais, as representações dóxicas, os quadros interacionais, etc.) e a irrupção do específico: a casuística da linguagem precisa ser considerada e é o papel crucial da alteridade que determina isso. Como lembra Culioli,

"O sentido é, em primeiro lugar, o desencadear em outro uma representação. Representação que será eventualmente externa, e se manifestará então por um certo comportamento, ou que poderá ser interna, por exemplo, sob a forma de um julgamento a que você tem acesso de maneira mediada, induzida. É isso, portanto, que lhe permitirá representar e agir sobre o mundo, incluindo a si mesmo e sobre outros sujeitos."²⁶

Ou seja, o sentido é certamente o referencial e o discursivo... mas indexados em relação ao outro. Do ponto de vista epistemológico, nada impede que uma abordagem enunciativa seja também pragmática e interacional, argumentativa e discursiva, dialogal e dialógica.

No entanto, nestas múltiplas configurações, o outro não possui a mesma função estrutural na produção languageira. Distinguimos assim três objetos epistemologicamente distintos:

- Alteridade como uma realidade social
- Alteridade como uma realidade discursiva e dóxica
- Alteridade como realidade intersubjetiva.

A linguagem aparece, portanto, como uma mediação (cognitiva, afetiva, discursiva...) entre uma interioridade e um destinatário, ao mesmo tempo marca e instrumento, matéria, meio e processo na relação humana. É por que a linguagem pode ser considerada como a "conjunção de um sentido e de uma força"²⁷, "um instrumento e um processo"²⁸ que essas múltiplas concepções de alteridade coexistem. E é por isso mesmo que a alteridade pode ser considerada como uma condição de emergência de sentido, precisamente, por esses dois fatores. Laurent Danon-Boileau insiste nesse ponto e precisa que na aquisição, "por mais paradoxal que possa parecer, aqui, a representação resulta do processo de troca. Em outras palavras, o estabelecimento de uma comunicação não significa que a pessoa tenha alguma coisa a significar ao outro"²⁹.

Falar não é apenas "expressar", é ser-no-outro. As questões linguísticas do diálogo referem-se à marcação formal dessa relação. Não pelo exame das marcas da subjetividade no plano apenas estrutural (com constatações do tipo: "aqui, há um indicador") mas da própria lacuna intersubjetiva. A ideia de que a subjetividade é "marcada" pode conduzir a ingenuidades: ela não é marcada por estar marcada ou por um tipo de fatalidade mecânica. A subjetividade é marcada porque é ao mesmo tempo o meio e a condição ontológica da orientação para o outro. A troca não consiste em atualizar um modelo do tipo produtor/mensagem/receptor, mas, principalmente, a partir da consciência de uma relação cujas marcas linguísticas serão o suporte.

A dimensão simbólica da relação de alteridade está no deslocamento primordial que consiste em falar ao outro de "coisas" para estar com ele. Pois na linguagem, é menos o objeto de discurso que funda a relação do que a relação que se veste de suportes referenciais. Este é um problema que, de qualquer modo, não é estritamente gramatical. De fato, sem fazer uma tipologia das trocas verbais (necessariamente incompleta), poderíamos falar de um *continuum* intersubjetivo entre situações hiper-discursivas (onde o que importa é o próprio objeto de discurso, digamos, em comunicações totalmente técnicas, como entre um piloto de avião e a torre de controle) e situações hiper-subjetivas, onde a relação intersubjetiva é que é primordial (por exemplo, a conversação). Mas mesmo esta apresentação bipolar é caricatural: há sempre, simultaneamente, uma questão discursiva e uma relação intersubjetiva ou, pelo menos, a possibilidade de atuar nesse último plano.

Aliyah Morgenstern traz em *Un je en construction* uma citação de Benveniste :

"Assim que o pronome *eu* aparece em um enunciado onde o evoca – explicitamente ou não – o pronome *tu* para se opor, em conjunto, a *ele*, uma experiência humana se instaura novamente e revela o instrumento linguístico que a funda." ³⁰

É significativo que se trate do artigo intitulado "A linguagem e a experiência humana" (1965) no qual Benveniste conclui que " aqui se reflete na língua a experiência de uma relação primordial, constante, indefinidamente reversível, entre o falante e seu parceiro": a alteridade é, ao mesmo tempo, uma base estrutural e um dado a cada troca reinventada.

Poderíamos emprestar de Vladimir Jankélévitch a noção de órgão-obstáculo para definir a alteridade. A alteridade tem um papel funcional de órgão-obstáculo na linguagem: a dizibilidade é limitada pela relação com o outro (o que é obstáculo, pois é preciso "calculá-lo") mas o outro é também o próprio objetivo da fala (ele é, nesse sentido, um órgão, um escoramento para a fala). A alteridade é, então, ao mesmo tempo, o limite e a condição da fala. É um obstáculo porque é preciso ser compreendido pelo outro e lhe ceder, e um órgão, porque ele é o próprio condutor da fala: se não precisássemos do outro para sermos compreendidos, não precisaríamos falar.

Para responder à questão ética que colocamos inicialmente, queremos enfatizar que essa dimensão humana de troca é colocada em jogo na linguagem de uma maneira particular. Quaisquer que sejam os níveis de análise (entonação,

sintaxe, argumentação, turnos de fala...), as marcas linguísticas mostram que a alteridade não é um dado: a alteridade é construída pela própria enunciação. A casuística da fala resulta dessa alteridade conjuntamente dialógica e dialogal. O humano na linguagem é simultaneamente um parceiro interacional, uma interface dialógica para o pensamento e uma subjetividade singular. Falar é, portanto, dar ao outro um determinado lugar, é fazer um laço e trabalhar esse laço. Agnóstica e/ou colaboracional, utilitária e/ou afetiva, esse laço passa pela linguagem. É a própria simultaneidade dessas camadas que faz sentido. Pode-se então considerar a relação de alteridade de uma forma que consiste menos em considerar o outro como absoluto do que como a ocasião de um entremeio, ou seja, uma relação aberta sobre jogo entre todas as dimensões de alteridade. O trabalho específico do linguista consiste, então, em fazer a distinção entre o exame das formas, das determinações estruturais da língua e de seu funcionamento singular.

REFERÊNCIAS

Adam, J.- M., Amossy, R. 1999. **Images de soi dans le discours: La construction de l'ethos**. Paris: Delachaux et Niestlé.

Amossy, R. et Koren, R. (éds.). 2002. **Après Perelman, quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques?** Paris: L'Harmattan, coll. Sémantiques.

Amossy, R. et Herschenberg-Pierrot, A. 1997. **Stéréotypes et clichés**. Paris: Nathan.

Amossy, R. (éd.). 2002. **Pragmatique et analyse des textes**. Tel-Aviv: Université de Tel Aviv, Département de français.

Anscombre J.-C. et Ducrot O. 1983. **L'argumentation dans la langue**. Liège: Mardaga.

Boudon R. 1986. **L'idéologie ou l'origine des idées reçues**. Paris: Fayard.

Benveniste E. 1965. "Le langage et l'expérience humaine". In: **Problèmes de linguistique générale, vol.II**. Paris: Gallimard.

Bergounioux G. 2006. "L'endophasie dans la théorie des opérations énonciatives". In: **Antoine Culioli, un homme dans le langage**. Paris: Ophrys, coll. L'homme dans la Langue.

Culioli A. et Fau F. 2002. **Variations sur la linguistique**. Paris: Klincksieck.

Culioli A. et Normand C. 2005. **Onze Rencontres sur le langage et les langues**. Paris: Ophrys, coll. L'homme dans la langue.

Danon-Boileau L. 2007. **Le sujet de l'énonciation**. Paris: Ophrys, coll. L'homme dans la langue.

Danon-Boileau L. 2006. "Opérations énonciatives et processus psychiques". In: **Antoine Culioli, un homme dans le langage**. Paris: Ophrys, coll. L'homme dans la langue.

Danon-Boileau L. 2007. **La parole est un jeu d'enfant fragile**. Paris: Odile Jacob.

Danon-Boileau L. 2002. **Des enfants sans langage**. Paris: Odile Jacob.

Ducrot O. 1989. **Logique, structure, énonciation**. Paris: Editions de Minuit, coll. Propositions.

Goffman E. 1974. **Les rites d'interaction**. Paris: Editions de Minuit, coll. Le sens commun.

Gumperz J. 1982. **Discourse Strategies**. Cambridge: CUP.

Kerbrat-Orecchioni C. 1998. **Les interactions verbales**. Paris: Armand Colin, coll. U.

Levinas E. 1991. **Entre Nous, essais sur le penser-à-l'autre**. Paris: Grasset.

Morel M.-A. et Bouvet D. 2002. **Le ballet et la musique de la parole**. Paris: Ophrys, coll. Bibliothèque de Faits de Langue.

Milner J.-C. 1983. **Les noms indistincts**. Paris: Verdier.

Morel M.-A. et Danon-Boileau L. 1998. **Grammaire de l'intonation, l'exemple du français**. Paris: Ophrys, coll. Bibliothèque de Faits de Langue.

Morgenstern A. 2006. **Un je en construction, genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant**. Paris: Ophrys, coll. Bibliothèque de Faits de Langue.

Passot F., Szlamowicz J. et Vialleton E. 2001. "Les interrogatives en anglais oral spontané: intonation et énonciation". In: *Anglophonia/Sigma* 8. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

Perelman C. 1977. **L'empire rhétorique**. Paris: Vrin, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie.

Sacks H., Schegloff E et Jefferson G. 1974. "A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking in Conversation". In: *Language* 50/4, 696-735.

Sibony D. 2000. **Don de soi ou partage de soi?** Paris: Odile Jacob.

Szlamowicz J. 2003. “Les ligateurs énonciatifs et la prosodie, une gestion de la co-énonciation en anglais”. In: A. Mettouchi (éd.) **Actes du colloque de Nantes, Interfaces Prosodiques**. Nantes: Acoustique, Acquisition et Interprétation.

Szlamowicz J. 2003. “Les pauses en anglais: de la faillite du silence à la structuration linguistique ou de l'iconique au conventionnel”. In: **Correct, incorrect en linguistique anglaise**, Cierc Travaux 113. Saint-Etienne: Presses Universitaires de l'Université de Saint-Etienne, 157-173.

Szlamowicz J. 2008. “Les ligateurs en français et en anglais: de la pragmatique à la coénonciation”. In: Abecassis M., Ayosso L. et Vialetton E. (éds.), **Le français parlé au Xxième siècle (Normes et variations dans les discours et en interaction)**. Volume 2. Paris: L'Harmattan, coll. Espaces Discursifs, vol. 59.

Notes :

¹ “Texte du traité Yoma”, in *Quatre études talmudiques*, Emmanuel Levinas, 1968, Editions de Minuit, Coll. Reprise, Paris, p. 36.

² Idem, p. 46.

³ Pour cet écart entre l'appel absolu au “tout pour l'autre” et la “gestion des affaires”, cf. Daniel Sibony, *Don de soi ou partage de soi*, 2000.

Tradução: Para essa lacuna entre o apelo absoluto ao “tudo pelo outro” e a “gestão de afazeres”, cf. Daniel Sibony, *Don de soi ou partage de soi*, 2000.

⁴ “Alter Ego”, in *Les alterjuifs*, revue Controverses, n°4, fév. 2007, dir. S. Trigano, Editions de l'Eclat, Paris.

⁵ Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974.

⁶ In *Les rites d'interaction*, Erving Goffman, 1974, p. 9.

⁷ Kerbrat-Orechionni, p. 47-48, *Les interactions verbales*.

⁸ Kerbrat-Orechionni, op. cit., p. 24.

⁹ Goffman, *Façons de parler*, p. 102.

¹⁰ In *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, p. 13.

¹¹ Cf. Anne Reboul, “Stratégie de l'interprète et théorie de l'esprit”, in Mœschler et Reboul, *Pragmatique du discours*.

¹² “La prétention à décrire la réalité ne serait alors qu'un travestissement d'une prétention plus fondamentale à faire pression sur les opinions de l'autre”, in *L'argumentation dans la langue*, p. 169.

Tradução: “A pretensão a descrever a realidade não seria então senão uma caricatura de uma pretensão mais fundamental que faz pressão sobre as opiniões do outro”, in *L'argumentation dans la langue*, p. 169.

¹³ *Après Perelman: quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, p. 14.

¹⁴ Georges-Elia Sarfati, “Aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de la doxa”, in *Après Perelman: quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, p. 58.

¹⁵ Perelman, in *L'empire rhétorique*, p. 173.

¹⁶ In Amossy, *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv University, 2002.

¹⁷ Gilles Philippe, “L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur”, in Ruth Amossy (2002), pp. 17-34.

¹⁸ Claudine Normand et Antoine Culioli, *Onze Rencontres sur le langage et les langues*, pp. 155-156.

¹⁹ Les ligateurs sont la catégorie de mots précisant le lien entre deux énoncés. Il s'agira en français de “bon”, “ah”, “oui”, “alors”, etc. et en anglais de *well, yes, you know, and*, etc.

Tradução: Os ligadores são a categoria de palavras precisando a ligação entre dois enunciados. Tratar-se-á em francês de “bon”, “ah”, “oui”, “alors”, etc. e, em inglês, de *well, yes, you know, and*, etc.

²⁰ *Ibid.*, p. 39.

²¹ I+ signifie pic d'intensité; F0+ signifie une modulation du fondamental. Les chiffres correspondent aux temps de pause en centisecondes. Les deux points correspondent à des allongements (10 centisecondes par signe).

Tradução: I+ significa pico de intensidade; F0+ significa uma modulação do fundamental. As cifras correspondem aos tempos de pause em centesegundos. Os dois pontos correspondem a alongamentos (10 centesegundos por signo).

²² Danon-Boileau, 2002.

²³ Antoine Culioli, *Variations sur la linguistique*, pp. 27-28.

²⁴ Passot, Szlamowicz et Vialleton 2001.

²⁵ On pourrait dire que l'anglais part d'une consensualité acquise ponctuée de surgissements que sont les pics de F0 et de I alors que le français repose sur une consensualité en perpétuelle construction par F0 qui structure le paragraphe oral.

Tradução: Poderíamos dizer que o inglês parte de uma consensualidade adquirida pontuada de irrupções que os picos de F0 e de I são o que o francês repousa sobre a consensualidade em perpétua construção para F0 que estrutura o parágrafo oral.

²⁶ In *Variations sur la linguistique*, p. 32.

²⁷ Laurent Danon-Boileau, “Opérations énonciatives et processus psychiques”, *ibid*, p. 137.

²⁸ Laurent Danon-Boileau, *La parole est un jeu d'enfant fragile*, p. 10.

²⁹ *Idem*, p. 23.

³⁰ “Le langage et l'expérience humaine”, in *Problèmes de linguistique générale*, vol. II, 1974.
